

dirin qui cicatrise les plaies du cœur le plus ulcéré. Elle pouvait aussi se livrer aux ouvrages qui lui apportaient quelques distractions. Et si parfois elle sortait de sa demeure, après les instances du curé et du médecin, elle était certaine de rencontrer toujours des regards et des paroles affectueux, bienveillants et sympathiques de la part de tous ceux qu'elle voyait.

Ainsi s'écoulait sa vie, lorsqu'un matin on vint prévenir le vénérable curé que quatre personnes l'attendaient dans le salon. Ces quatre personnes c'étaient : M. St.-Aubin et son enfant, Jean Renousse et sa femme.

En effet, depuis que M. St.-Aubin avait retrouvé Hermine, il ne lui restait plus qu'un seul désir, une seule pensée. A présent qu'il avait des détails précis sur l'endroit du naufrage, détails qu'il avait eus par la femme de Jean Renousse, son ardent désir était de visiter la tombe de son épouse, car, peut-être par quelques papiers trouvés sur elle, aurait-on pu distinguer sa tombe de celle des autres naufragés. Les renseignements fournis par la femme de Jean Renousse étaient si précis qu'il n'y avait pas de doute qu'elle avait dû être enterrée au pied du cap où dans le cimetière du village, et nul n'était plus à portée de leur donner les informations nécessaires que le curé de la place ; aussi, étaient-ils venus s'adresser à lui directement. M. St.-Aubin commença par donner son nom au vénérable prêtre, lui exposa le but de sa visite et lui raconta son histoire.

A mesure qu'il parlait, l'attention du curé se trouvait de plus en plus éveillée. Entraîné par la chaleur du récit, ce ne fut que quand il eut fini de parler que M. St.-Aubin s'aperçut de l'émotion extraordinaire de celui qui l'écoutait et qu'il vit des larmes couler de ses yeux.

— M. St.-Aubin, répétait le bon prêtre, comme se parlant à lui-même : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il possible ?

Puis dominant son émotion :

— Une femme, dit-il, d'une condition qui n'est pas ordinaire, est aujourd'hui la seule survivante du naufrage du "Boomerang" ? Et cette femme est une dame acadienne.

— Une dame acadienne ! répéta M. St.-Aubin en se levant d'un mouvement tout autonome ; puis pâle comme un mort !

— Son nom, monsieur, son nom, dit-il en tremblant.

Alors le curé redevenu maître de lui, et calculant l'effet terrible que ses paroles pouvaient avoir sur les acteurs de cette scène ; voyant toutes les angoisses peintes sur la figure de son interlocuteur, et craignant que la secousse ne fut trop forte : car par son histoire et celle de son enfant il avait reconnu le mari et l'enfant de Madame St.-Aubin.

— Son nom, répéta-t-il, en se fermant les yeux, comme s'il eût craint l'effet qu'il allait produire en le donnant. Lorsqu'il les ouvrit, les quatre étrangers étaient à ses genoux et l'imploraient en pleurant et demandant son nom, son nom !

— Son nom, reprit le prêtre, vous l'avez nommé en vous nommant ; c'est celui que vous portez, et cette femme, M. St.-Aubin, c'est..... c'est la mère de votre enfant, c'est votre épouse !....

Un cri s'échappa de toutes les poitrines !

— Où est-elle ? Où est-elle ?

Ce fut avec peine qu'il réussit à les calmer et à leur faire comprendre qu'il fallait apporter de grands ménagements en annonçant à Madame St.-Aubin le bonheur inespéré qui l'attendait. Le bon curé se chargea de cette mission et il fut convenu qu'on entrerait dans la maison qu'à un signal convenu et que le bonheur ne viendrait que par gradations, qu'elle verrait d'abord

Jean Renousse et son épouse, puis à un autre signal, ses frères et son enfant.

La matinée était magnifique, l'air était frais et embaumé, les portes et les fenêtres de la maison de Madame St.-Aubin étaient ouvertes et les torrents de lumière joints aux chants des oiseaux qui jouaient dans les buissons voisins, inondaient cette demeure, lorsqu'il s'y présenta.

En apercevant le pasteur, Madame St.-Aubin l'accueillit par un sourire tout amical et lui présenta un siège. On eut dit facilement à l'éclat des yeux du prêtre, à son agitation, à sa figure ordinairement calme et sereine et où maintenant une joie et un bonheur indicibles rayonnaient presque sur chacun de ses traits, on eut dit qu'il y avait chez lui quelque chose d'extraordinaire qui s'y passait.

Après s'être informé de la santé de la dame, il continua avec une insouciance affectée :

— Madame, à ma messe de ce matin, j'ai rendu grâce à Dieu de tout cœur, en voyant deux personnes dans l'église qui assistaient au saint sacrifice et priaient avec recueillement et ferreur : c'étaient cette pauvre veuve Denis et son fils. Celui-ci était parti depuis bien des années pour des voyages périlleux. Jamais elle n'en avait entendu parler et elle le croyait mort depuis longtemps, lorsqu'hier il est arrivé, lui apportant une jolie somme d'argent, qui leur permettra de vivre dans l'aisance. Tous deux ce matin ils venaient remercier Dieu.

— Heureuse mère, dit Madame St.-Aubin, et un profond soupir souleva sa poitrine.

— Eh ! madame, reprit-il, j'ai depuis pensé à vous à vos malheurs et je me suis dit que Dieu pourrait bien à vous aussi rendre ce que vous croyez avoir perdu.

— Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, et ses yeux s'inondèrent de larmes. Je n'espère plus de bonheur sur la terre, que celui qu'après Dieu, vous et la charité m'avez fait. Revoir ceux que j'ai perdus, oh ! non, c'est impossible.—Et ses larmes redoublèrent.—Il y a longtemps déjà qu'ils dorment dans le tombeau.

— Mais, reprit le curé, il dormait bien, lui aussi, dans le tombeau, Lazare, lorsque Dieu le rendit à ses sœurs. Il avait tout perdu, lui aussi, le saint homme Job, lorsque Dieu lui rendit avec usure ce qu'il croyait perdu pour toujours.

— Oh ! par grâce, monsieur, dit la pauvre femme en sanglotant ; par grâce, ne me faites pas espérer, le réveil serait trop terrible. Ou, reprit-elle avec exaltation, avez-vous quelques nouvelles de mon mari ? S'il en est ainsi, ajouta-t-elle joignant les mains, par pitié et au nom de ce que vous avez de plus cher, dites-le moi sans me faire attendre plus longtemps.

— Madame, il serait mal à vous de douter de la toute puissance et de la bonté de Dieu. La vie pour vous a été comme un de ces jours où le soleil se lève radieux et brillant pendant quelques instants, puis de sombres nuages viennent en cacher l'éclat pendant quelque temps ; après les avoir dissipés, vous voyez l'astre du jour reparaitre plus brillant qu'auparavant. Peut-être, madame, votre vie en est-elle à cette dernière phase et les ombres épaisses qui l'ont obscurcie vont-ils se dissiper comme le soleil dissipe les nuages.

C. DeGUISZ.

(La fin au prochain numéro.)

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.